

La Beauté de Pandore de Charles Binamé

André Lavoie

Volume 18, Number 3, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33515ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2000). Review of [*La Beauté de Pandore* de Charles Binamé]. *Ciné-Bulles*, 18(3), 60–61.

La Beauté de Pandore

de Charles Binamé

par André Lavoie

Sur le front médiatique et dans l'inconscient collectif, le sida n'apparaît plus comme la terrible maladie honteuse et mystérieuse qui donne froid dans le dos et qui dégage un lugubre parfum de mort. Elle faisait les gros titres il n'y a pas si longtemps; la voilà maintenant reléguée dans la rubrique des faits divers, ne provoquant plus de véritable panique. Ce qui ne signifie pas que le mal a été enrayé: son œuvre se poursuit, toujours aussi insidieuse, provoquant une multitude de drames personnels, étouffés parmi d'autres catastrophes plus importantes parce qu'elles sont plus récentes.

Sans tambour ni trompette, loin de l'approche «human» ou «médicalisée», elle se fait discrète mais sournoise dans **la Beauté de Pandore**, le dernier film de Charles Binamé. Une fois de plus, celui-ci s'égaré sur le macadam montréalais, dans les quartiers fréquentés par la jeunesse bohème et confuse qu'il se plaît à regarder vivre et vivoter depuis **Eldorado**. Anxieuse, pleine de contradictions, effrayée par l'engagement et étouffée par la solitude, c'est un peu toujours le même portrait mi-figue mi-raisin que l'on retrouve d'un film à l'autre, même si, dans le cas du **Cœur au poing**, l'isolement poussait Louise, une jeune fille en fleur du Plateau Mont-Royal, à s'adonner à un jeu pervers pour se laisser «toucher» par les autres, des inconnus, au moins une heure.

Pandore (Pascale Bussièrès) joue aussi à un petit jeu, mais il s'avère passablement plus dangereux; aucune véritable compassion ne l'anime, seul un profond désir de vengeance la pousse à commettre l'irréparable, à gâcher la vie des autres parce que la sienne est foutue. De son côté, Vincent (Jean-François Casabonne), un entrepreneur ambitieux qui ne se doute pas



Pascale Bussièrès

que son existence à la fois fébrile et bien rangée sera bousculée parce qu'un collègue lui demande de le remplacer — temporairement! — pour un «blind date». C'est là qu'il fait la connaissance de l'énigmatique Pandore, celle qui n'hésite pas à se dévêtir pour mieux camoufler son secret, celle surtout qui aime bien foutre le bordel dans la vie des autres, et Vincent ne sera pas épargné, encore moins son épouse Ariane (Maude Guérin).

Charles Binamé décrit **la Beauté de Pandore** comme le troisième et dernier opus de sa trilogie urbaine, toute centrée sur le Montréal jeune et branché des années 90. Dans ce film beaucoup plus épuré et esthétisant, il montre surtout qu'il a épuisé tous les possibles d'une démarche qui n'était pas sans qualités ni audaces, mais dont le temps révèle les tics et les redites. Si **la Beauté...** affiche justement l'image la plus belle, la plus léchée, ne se contentant plus de se limiter à un quartier mais bien de montrer la ville sous toutes ses coutures (il y a quelques plans magnifiques du parc du mont Royal), s'égarant même à la campagne, il s'avère aussi le moins émouvant, et ce, pour deux raisons.

La Beauté de Pandore

35 mm / coul. / 92 min / 1999 / fict. / Québec

Réal.: Charles Binamé
Scén.: Charles Binamé et Suzanne Jacob

Image: Pierre Gill

Son: Michel Charron

Mus.: François Bruneau et Jean-Marc Pisapia

Mont.: Michel Arcand

Prod.: Lorraine Richard - Cité-Amérique

Dist.: Alliance Atlantis VivaFilm

Int.: Pascale Bussièrès, Jean-François Casabonne, Maude Guérin, Gary Boudreault, Annick Bergeron, Pascale Montpetit, James Hyndman, Diane Lavallée

Alors qu'elle s'entremêlait aux autres personnages dans **Eldorado** et apparaissait très brièvement dans **le Cœur au poing**, Pascale Bussières tient ce film à bout de bras et révèle une fois de plus la fragilité de son jeu et le regard trop complaisant de cinéastes qui se refusent à vouloir aller au-delà de la figure de la jeune fille moderne et un brin désincarnée. Pas étonnant qu'elle ait réussi à émouvoir dans le rôle, quelque peu improbable, de la mère dans **Emporte-moi**; Léa Pool n'a pas hésité à la montrer tout à fait banale avec les traits tirés, ce qui n'est pas le cas ici. Elle se fait d'ailleurs damer le pion par Jean-François Casabonne, ténébreux et vibrant, et surtout par Maude Guérin, qui apporte un supplément d'âme à ce personnage d'épouse cocufiée. De plus, dans un scénario qui n'évite pas les clichés ni les bizarreries inutiles (la colocataire de Pandore se prénomme... Abeille, comme si l'on n'avait pas déjà compris que l'action se déroule sur le Plateau!), l'obsession de la maladie rend la suite des choses confuse, tout particulièrement pour Vincent dont l'existence s'étiolle. Débute alors, pour lui comme pour Pandore, une longue, très longue, errance sur fond de blues urbain, avec quelques échappées champêtres.

Ces escapades à la campagne, et même jusqu'aux États-Unis (une séquence finale visuellement superbe mais d'un symbolisme trop appuyé pour remporter l'adhésion), semblent peut-être moins souligner la volonté des personnages des films de Binamé de se libérer du béton que le cinéaste d'aller voir ailleurs, de sortir d'un quartier qu'il a ratissé de long en large, bref, de se renouveler. Pas du tout filmé «dans l'urgence» comme **Eldorado**, beaucoup moins émouvant que **le Cœur au poing** (grâce à la présence de Pascale Montpetit), le nouveau film de Charles Binamé, qui a quelque peu négligé ses personnages secondaires au profit de sa «star», indique un changement de cap sans que l'on puisse vraiment deviner quelle direction il prendra. C'est du moins ce qu'on lui souhaite, car son Montréal et les mutants qui la traversent se transforment, et pas pour le mieux: la ville devient de plus en plus propre, et son univers, de moins en moins singulier. ■

Peau neuve

d'Émilie Deleuze

par André Lavoie

Passer ses journées à tester des jeux vidéos? On aurait le goût de changer de métier, et peut-être même de vie, pour moins que ça... C'est d'ailleurs ce que va faire, en peu de temps et à la surprise générale, Alain (Samuel Le Bihan), le héros «ben ordinaire» du premier film de la réalisatrice française Émilie Deleuze, **Peau neuve**. Il ne sait guère ce qu'il aime ou ce dont il est réellement capable, et arrivera difficilement à le verbaliser devant une fonctionnaire médusée (Claire Nebout), chargée de l'«orienter», et surtout sa femme Pascale (Catherine Vinatier), anxieuse de voir son mari effectuer un virage aussi brutal. Il la quittera temporairement, ainsi que sa petite fille Anne (Candice Dufour), pour se rendre en province, où il apprendra la conduite des bulldozers au cours d'un stage de quatre mois («question de ne pas être sur les statistiques du chômage», selon leur dévoué professeur). Encore là, ni totalement réfractaire ni véritablement enthousiaste, il se révélera tout de même doué, très doué, faisant l'admiration de ses camarades et l'envie de plus en plus malade de Manu (Marcial Di Fonzo Bo), avec qui il s'est lié d'une amitié aussi sincère qu'improbable. Car le jeune homme, qui voue à ces engins une passion immodérée, semble incapable de les apprivoiser, tout comme il éprouve de sérieuses difficultés à communiquer avec les autres, ce qui visiblement attendrit Alain au point de le prendre sous son aile.

Alors qu'ils ont l'impression de jouer leur vie (ou de sentir l'obligation d'en immortaliser sur pellicule la quasi-totalité), les réalisateurs d'un premier long métrage ont parfois cette singulière manie de tourner la caméra sur eux-mêmes plutôt que de plonger dans l'inconnu ou dans un monde dont ils ne maîtrisent pas tous les codes. C'est ce second pari qu'a choisi Émilie Deleuze. D'ailleurs, la première chose

Peau neuve

35 mm / coul. / 96 min / 1999 / fict. / France

Réal.: Émilie Deleuze

Scén.: Émilie Deleuze, Laurent Guyot et Guy Laurent

Image: Antoine Héberlé

Mont.: Fabrice Rouard

Son: Philippe Richard

Mus.: L'Attirail, Supersonic

Prod.: Haut et Court

Dist.: Film Tonic

Int.: Samuel Le Bihan, Marcial Di Fonzo Bo, Catherine Vinatier, Claire Nebout